

POUR MADELEINE

*« Yom HaKippourim absout des péchés envers Dieu,
mais pas des péchés envers son prochain,
à moins que le pardon de l'offensé ne soit obtenu. »*

— Mishna Yoma 8:9

Quelle heure est-il ? Albert Gerbois tâtonna le marbre froid, le napperon, trouva enfin l'interrupteur de la lampe de chevet. Les lunettes... ? Elles étaient là. Il sortit l'autre main de sous le drap, les déplia, les chaussa. Le réveil brillait là-haut, tout en haut des double-foyer. Lever la tête ? Non, pas assez. Il reprit appui, un coude, une main, recula les épaules, s'appuya sur l'oreiller... Sa nuque était raide. Remonter les lunettes, encore, basculer un peu la tête en arrière...6h10.

Fallait-il aller pisser ? La robe de chambre était loin là-bas sur la chaise, il la voyait dans le miroir de l'armoire. Voyons, ma vessie... non, pas envie. J'ai dû me lever cette nuit, impossible de m'en rappeler. Une insomnie ?...

Le souvenir du rêve le frappa comme une gifle, il se recroquevilla sous les draps. Aïe ! trop vite... La douleur déchira son bras. Respirer. Lâcher ce drap que je cramponne. Là, c'est mieux, doucement. Maudit rêve, ne pas y penser. Respirer. 6h10, au moins je me suis un peu rendormi. Bon, et pas besoin de courir aux toilettes. Le lit est chaud, j'ai tout mon temps, elle arrive à neuf heures. Tout mon temps pour me lever, boire mon café, faire ma toilette, et surtout m'habiller. Etre habillé quand elle arrivera, sinon elle voudra encore tout laver, me faire changer de maillot de corps, de tricot, de chaussettes. Au moins quand je suis habillé je peux dire qu'il ne fait pas chaud, que je ne veux pas tout enlever, dire que oui, ouuuui, demain, d'accord ! Fichue bonne femme qui veut toujours tout nettoyer, ouvrir, aérer... Sa gentillesse et ses sourires ! Facile quand on n'a que 60 ans, la force de l'âge, et que mon propre fils lui donne toujours raison ! Facile quand on était la protégée de Madeleine, mais Madeleine elle n'est plus là ! Depuis combien de temps déjà ? Bon sang, je ne sais même plus depuis quand ma femme est morte !

6h25. Encore le temps, en me levant à sept heures c'est bien suffisant. A sept heures il fera jour, on arrive au printemps. Quel mois on est ? Avril ? Mai ? L'été dernier je descendais encore au café quand elle arrivait. Deux heures tranquilles derrière la vitre, à siroter un crème en regardant les gens passer. Tranquille, pas obligé de subir ses courants d'air, de la voir tout ouvrir, aérer, aérer !!! Aïe, doucement, respirer doucement. Voilà, ça cogne moins fort. Et si j'y allais, ce matin, au café ? Non, l'escalier... Un étage, un étage qui tourne, trop risqué à descendre, impossible à remonter. Elle voudrait m'accompagner, me tenir le bras jusqu'à la table du coin, de quoi j'aurais l'air, amené au café par une bonne femme ? Partir avant qu'elle n'arrive ? Descendre tout seul ? Trop risqué, la moindre chute et mon fils aurait le dernier mot pour la maison de retraite.

Sept heures moins dix. Bon, il va falloir bientôt bouger, tourner sur le côté en faisant attention au bras gauche, prendre le bord du lit de ma main droite, m'appuyer sur le coude, remonter sur l'oreiller, prendre de l'élan et basculer les jambes et le buste en même temps. C'est ça, le mauvais moment, une fois assis sur le bord du lit ça ira. Mettre mes pantoufles, me lever, quatre pas jusqu'à la chaise, je pourrai m'asseoir pour enfiler la robe de chambre. Avant je la laissais sur le lit, mais quelquefois elle glisse par terre pendant la nuit, et après pour la ramasser ... Non, elle est bien sur la chaise, à sa place, en face de l'armoire à glace. Encore heureux que cette fichue bonne femme n'est pas là quand je me couche, elle me la mettrait sur le lit, sûrement qu'elle la poserait là, je serais obligé de lui dire que je ne peux plus me baisser. Encore heureux qu'elle ne revient pas le soir après le dîner ! Déjà tous les matins, pour le ménage et la cuisine. Maintenant, c'est nouveau, elle s'arrête de plus en plus souvent en fin d'après-midi, quand elle rentre chez elle au cinquième. « Vous avez tout ce qu'il vous faut Monsieur Gerbois ? » Gnagnagna. En hiver elle ne peut rien dire pour les fenêtres, mais avec les beaux jours elle va encore rouvrir en grand les doubles-rideaux, écarter les volets, même dans la chambre ! « Laissez un peu ouvert, Monsieur Gerbois, regardez, il fait moins chaud, c'est la bonne heure, il faut en profiter ! » Gnagnagna. Bon sang mais laissez-moi ces rideaux fermés !

Les rideaux ! Il prit appui sur son bras droit, se tourna vers la gauche, se cala sur le dos. Fermés, ils sont bien fermés, croisés comme il faut. Pas un rai de lumière, pourtant dehors j'entends déjà des voitures. Bien fermés, bien croisés. Bien sûr, il les

avait vérifiés la veille avant de se coucher, et puis encore dans la nuit quand il s'était relevé. Le plus agaçant c'était ce coin à droite, en bas, quand le rideau se retenait dans l'angle du secrétaire, il devait se pencher, le dégager du meuble, tirer le gros velours lourd et raide, et puis s'avancer encore pour bien le coincer tout le long entre le mur et le radiateur. Parfois les bords du milieu se décroisaient, il devait les reprendre, les tirer, mais pas trop fort sinon tout était à recommencer. A gauche c'était plus facile, l'armoire normande arrivait au ras de la fenêtre, pas de danger que le jour passe par là...

... bien croiser les deux pans, se concentrer, surtout ne voir que les deux ganses brodées un peu raides, rêches sous les doigts, ne pas laisser les yeux passer la fente des persiennes, ne pas regarder, rien que la ganse brodée, de l'autre côté ne pas regarder, ne pas...

La douleur déchira son bras, remonta, gagna l'épaule. Sa main droite s'agrippa au pyjama, son corps tout entier se tétanisa.

Tire, tire, dans mes doigts le velours gris est lourd, tirer, tirer, tout est noir, l'obscurité, ça cogne ma bouche est sèche qu'est-ce qui cogne comme ça, c'est mon cœur...

Respirer, ouvrir les yeux, doucement respirer, soif, doucement, là, ça vient, voilà, déglutir, ouvrir mes yeux ils sont ouverts déjà, la chambre dans la pénombre, respirer... Voilà, ça recule, mon bras est lourd comme gonflé, desserrer les doigts, lâcher le pyjama, les rideaux sont bien clos ça va, doucement, fatigué... Me caler mieux, sans trop bouger, ma tête plus lourde sur l'oreiller, relâcher, la fatigue, plus lourde encore, la branche des lunettes appuie sous mon oreille, bouger à peine la tête... Ça y est, c'est passé. Me laisser flotter. Fatigué. Ne pas bouger, pas tout de suite. Bien. Flotter. Juste un peu froid au bout des doigts, ma main droite est restée en dehors du drap. Mes doigts, mes doigts dehors, mes doigts sont froids, glacés, raidis, les réchauffer...

...Il fait froid dans cette cour, je ne sens plus mes doigts, de mains, de pieds. Depuis combien de temps j'attends ? Souffler sur mes doigts gelés. La buée dans la lumière du réverbère. Marteler le sol pour battre le sang dans mes

pieds. Combien de temps ? Les épaules rentrées, le visage enfoncé dans mon col. Ce coin de la cour est le plus froid, mais au moins on ne me voit pas. Dans mon dos allées et venues, les uniformes, quelques civils. Ne pas me retourner, quelqu'un pourrait me reconnaître. Le soldat va revenir me chercher. En finir, au plus vite, en finir et rentrer, à l'abri des rideaux tirés...

- Monsieur Gerbois ? Monsieur Gerbois ?!

Esther n'y voyait rien, malgré la lampe de chevet. En premier elle distingua les lunettes, de travers sur les yeux fermés.

- Monsieur Gerbois ? Vous dormez ?

La main était glacée, mais il ouvrit les yeux, écarquillés, sa bouche ouverte haletait. Ouf, en entrant elle avait cru... Première fois qu'elle le trouvait au lit à neuf heures passées. Doucement elle dégagea les lunettes, écarta une mèche. Le vieil homme détourna la tête, refusant son front, et ferma la bouche dans un pli serré.

- Vous vous êtes rendormi ? C'est pas votre habitude, la grasse matinée !

Elle remit doucement les lunettes, lissa un peu les mèches ébouriffées, sa main s'attarda sur le front ridé.

- Vous n'avez pas de fièvre. Comment vous vous sentez ?

Le vieil homme déglutit, grogna, marmonna.

- Vous voulez rester couché ? Dites-moi, vous voulez vous reposer ?

Les lèvres sèches s'ouvrirent, se refermèrent. Il s'agita, tourna la tête et les yeux, visiblement mécontent.

- ... vais me lever !

- Bon, alors je vais vous préparer un bon café.

Elle se releva, alla écarter les rideaux de velours.

- Je vous ouvre les volets, il fait un temps magnifique, on va avoir une belle journée !

Fichue bonne femme ! Elle a tout ouvert ! Neuf heures passées ! Et cette fatigue... Il faut bouger, se lever, sinon elle va téléphoner, le fils, le médecin, il faut bouger ! Se tourner à droite, prendre appui... ah !... le lit est mouillé ! Il ne faut pas qu'elle le voie, elle va encore sourire, être gentille, dire que ce n'est pas grave. Il faut que je me lève, que je ferme le lit et les rideaux avant qu'elle revienne, vite, me dépêcher, elle va revenir...

...« Elle ne reviendra pas » Madeleine, Madeleine est là au fond de la chambre. Je ne la vois pas, mais elle est là dans mon dos, et moi je tiens les rideaux serrés. Le velours est léger, gris-vert, bien croisé, boutonné jusqu'au cou de ce col d'officier, les joues rasées de près, les yeux bleus froids et durs qui me fixent.

*« Monsieur Cherpois, fous afez fait fotre defoir, nous salons faire le nôtre. Rentrez chez fous. Et refenez me foir si fous afez d'autres sinformations !»
Madeleine, les yeux de Madeleine, Madeleine est derrière mon dos et me regarde dans les yeux..*

Esther frottait doucement le bras à travers les couvertures.

- Monsieur Gerbois ? Oh oh ? Vous m'entendez ?

Le vieil homme entrouvrit les yeux, les referma.

- Vous vous êtes rendormi, il est près de 11 heures ! C'est pas grave, un peu de fatigue, mais j'ai appelé le docteur, il passera vous voir vers midi, après ses rendez-vous.

Esther arrangea les couvertures, borda le drap.

- Attendez, que je vous enlève les lunettes.

Le vieil homme marmonna.

- Il faut vous reposer, il ne va pas tarder. Vous avez soif ? Vous voulez quelque chose ?
- Fermez... les rideaux... »

Esther rapprocha les grands pans de velours, arrangea les plis. Dans la pénombre les cheveux blancs semblaient se perdre dans l'oreiller.

- Je laisse la porte entr'ouverte, je reste dans la cuisine, juste à côté. Si ça ne va pas, vous m'appellez. Reposez-vous, dormez encore un peu, le docteur ne va pas tarder.

Les rideaux n'étaient pas bien croisés. Entre les deux pans sombres un ruban de lumière, une meurtrière, juste de quoi observer en restant caché.

*Le jour n'est pas encore levé. Dehors l'auto a pilé, trois portières claquent. J'écarte un peu les rideaux. Madeleine, Madeleine dans mon dos.
Les phares masqués de bleu sont restés allumés, la porte de l'immeuble ouverte. Le moteur tourne, mes yeux croient voir bouger à force de scruter*

l'obscurité. Ça dure, le moteur tourne. Et puis, très vite, la longue chemise blanche tirillée, les soldats poussent la femme en cheveux dans la voiture, les portières ont déjà claqué. Les phares, le moteur, s'éloignent. C'est fini. Le silence de la nuit retombée. Mes mains serrent encore sur le velours. Madeleine dans mon dos.

« C'est toi, n'est-ce pas ? Lâche ce rideau, regarde-moi. C'est toi ? »

- Attendez, je vais vous aider.

Esther engagea son bras droit sous les aisselles mouillées. Le vieillard ne résista pas, sa tête roula dans le creux du bras. Doucement, Esther la reposa sur l'oreiller. Les yeux la dévisageaient.

- Vous voulez boire un peu d'eau ?

Les yeux clignèrent. Elle inclina le verre.

- Le docteur a rappelé, il est en route.

Esther tamponna le front d'un gant mouillé. Les yeux ne la quittaient pas.

- ...moi... dénoncée...

Le gant resta en suspens. La vieille main avait agrippé la sienne, la serrait, la serrait. Esther resta figée. Après toutes ces années...

- C'est moi... moi qui l'ai dénoncée...

Sans cesser de le regarder elle posa le gant. Le vieillard sursauta, il avait eu peur de son geste, peur d'elle, de sa réponse. Les yeux voilés de cataracte se mouillèrent, mais les larmes ne coulaient pas.

- Je le savais, monsieur Gerbois.

La voix d'Esther était grave, presque rauque, étranglée. Elle-même ne la reconnut pas. Le vieillard agrippa sa main, ses yeux ne la lâchaient pas. Il attend sur le seuil, il attend, presque parti déjà. Toutes ces années, il aura fallu toutes ces années de dureté, de silence, et voilà il l'avait lâché ce faux secret qui l'étouffait. Elle avait promis à Madeleine de ne pas l'abandonner, de l'accompagner jusqu'au bout, de lui pardonner tout ce mal. Un mal qu'elle ne pouvait pas mesurer, seule Madeleine, avec tout son amour, pendant toutes ces années, lui avait donné une idée de ce qu'elle avait perdu si jeune, de tout ce qu'elle avait manqué. Et maintenant c'était l'heure, c'était à elle de choisir comment tout cela devait finir. La vieille main déjà pressait moins fort ses doigts. Esther se dégagea, caressa doucement la joue fripée, trouva la force d'un sourire.

- Allez en paix, c'est du passé tout ça.

Le visage tout entier s'apaisa, les yeux un instant s'illuminèrent d'amour. Une larme coula. Et puis tout fut fini.

Esther renifla, essuya ses propres joues. Elle posa les vieilles mains bien à plat sur le drap, qu'elle reborda. Effleurant le front déjà frais, elle ferma les paupières du bout des doigts.

- Repose en paix, Albert Gerbois.

Alors elle sentit d'un coup l'étau de sa gorge, le poids de son corps mal assis sur le bord du lit, sa jambe engourdie. Respire un grand coup, c'est fini. Un rayon de soleil arrivait jusqu'au lit. Esther alla à la fenêtre, attrapa les pans de velours. La ganse brodée était un peu rêche sous ses doigts. Dehors un midi de printemps, de l'autre côté de la rue la porte laquée semblait mouillée par la lumière. Une fillette en sortit, toute petite, suspendue à la main de sa mère. Elle riait. Quatre ou cinq ans à peine, tout juste l'âge de l'aînée de ses petites filles. Esther serra le velours. Je t'ai si peu connue, maman, quelle vie aurions-nous eue ?

Mère et fille s'éloignèrent. La petite sautait en marchant, ses boucles blondes montaient et retombaient à chaque pas, elles brillaient dans le soleil. Quand elles tournèrent le coin de la rue, Esther emplit ses poumons, à fond, et les vida.

- C'est fini, maman, c'est fini. Repose en paix, maintenant.

Doucement, elle tira les lourds rideaux de velours, en prenant bien soin d'en croiser les deux pans.

Anne-Marie LANDRU